

ESSAI

N° 269.

SUR

LES EFFETS DE L'EAU DE MER

DANS QUELQUES MALADIES CHRONIQUES;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 26 décembre 1829, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine;*

PAR F. -A. LALESQUE AÎNÉ, de La Teste,

Département de la Gironde ;

Bachelier ès-sciences ; Élève des hôpitaux et des hospices civils de
Paris.

Θάλασσα κλύζει τ' ἀνθρώπων κακά
Mare abluat hominum mala.

EURIPIDE, *Iphigénie en Tauride*, v. 1193.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.

MESSIEURS.

Anatomie.....	CRUVEILHIER, <i>Suppléant.</i>
Physiologie.....	DUMÉRIL, <i>Examineur.</i>
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale.....	CLARION.
Pharmacologie.....	GUILBERT.
Hygiène.....	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN.
	{ ROUX.
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU.
	{ FOUQUIER.
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT, <i>Président.</i>
Médecine légale.....	ADELON, <i>Examineur.</i>
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	DESORMEAUX.
Clinique médicale.....	{ CAYOL.
	{ CHOMEL, <i>Examineur.</i>
	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RECAMIER.
Clinique chirurgicale.....	{ BOUGON.
	{ BOYER.
	{ DUBOIS.
	{ DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens.....	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS	MESSIEURS.
BAUDELOCQUE.	DEVERGIE.
BAYLE.	DUBLED.
BERARD.	DUEOIS.
BLANDIN.	GERDY, <i>Examineur.</i>
BOUILLAUD.	GIBERT.
BOUVIER.	HATIN.
BRIQUET.	LISFRANC, <i>Examineur.</i>
BRONGNIART.	MARTIN SOLON.
CLOQUET, <i>Suppléant.</i>	PIORRY.
COTTEREAU.	ROCHOUX.
DALMAS.	TROUSSEAU.
DANCE.	VEP... ..

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

A MON GRAND-PÈRE

ET

A MA GRAND'MÈRE.

A MONSIEUR BÉNAZET.

Hic pietatis honos. HOR.

A LALESQUE AÎNÉ.

A MONSIEUR

WORMS AÎNÉ,

Chef d'institution, à Bordeaux.

Vous m'avez inspiré le goût du travail et de l'étude; recevez, je vous prie, ce faible essai, comme un gage bien mérité de ma reconnaissance.

A MESSIEURS

MAGENDIE, PARISSET ET ROSTAN,

Médecins à la Salpêtrière.

LEUR ÉLÈVE TOUT DÉVOUÉ,

A. LALESQUE AÎNÉ.

ESSAI

SUR

LES EFFETS DE L'EAU DE MER

DANS QUELQUES MALADIES CHRONIQUES.

Acuti morbi suâ sponte solvuntur nunc fortunâ favente, nunc fluore sudoris, nunc sanguinis vel ventris : chronici verò solius medici peritiam poscunt, quàm neque naturâ neque fortunâ solvuntur.

COELIUS-AURELIANUS.

EN lisant attentivement les ouvrages des grands maîtres, en méditant avec soin les écrits des observateurs les plus éclairés, il est difficile de ne pas admettre que le dénouement heureux des maladies aiguës ne tienne à des évacuations dont les voies et la forme varient, il est vrai, mais dont les effets plus ou moins prompts, souvent instantanés, ramènent à l'état naturel la santé profondément altérée.

Sans appuyer des faits aussi matériels sur des opinions imposantes, sans invoquer les travaux d'*Hippocrate*, de *Galien*, d'*Hoffmann*, d'

Dehaën, de Bordeu, de Pinel, de M. Andral et de mille autres, ne voit-on pas tous les jours les observations cliniques démontrer, au-delà même de l'évidence, l'empire des évacuations critiques sur les affections de tous les genres ? Ici c'est une épistaxis qui délivre d'une congestion cérébrale ; là c'est une abondante sueur à laquelle une inflammation du péritoine ne résiste pas ; ailleurs, c'est une fièvre bilieuse dont la solution est amenée tantôt par d'abondantes urines, tantôt par un vomissement de matières porracées, etc., etc.

Je pourrais multiplier les faits de ce genre ; car ils fourmillent dans les auteurs, dans les salles des hôpitaux et dans la pratique. Mais il est inutile d'en rapporter davantage pour mettre hors du doute le plus léger cette grande vérité clinique : *que toutes les maladies aiguës qui finissent heureusement sont terminées par des évacuations critiques qui ramènent l'équilibre dans les fonctions.*

Ces précieux résultats ne se manifestent malheureusement pas dans toutes les circonstances. Dans quelques cas, en effet, au lieu de ces évacuations salutaires, au lieu de cette victoire de l'organisme sur la force qui l'opprime, le *molimen criticum* manque d'énergie ; il survient une sorte de torpeur dans les fonctions organiques. La maladie alors peut devenir funeste, prendre un autre caractère, ou passer à l'état chronique, comme l'attestent de nombreux exemples consignés dans les journaux de médecine. Dans cette dernière hypothèse, le malade a fait, pour ainsi dire, un pas vers la convalescence ; mais il s'est bientôt arrêté, pour rester dans un état d'engourdissement où rien ne se décide, où les fonctions languissent, où la nature, vacillante, opère bien quelques légers efforts de distance en distance, mais rarement assez énergiques pour être couronnés par des succès. Enfin, l'organisme succombe si l'on ne vient à son secours, en passant par une série d'accidens qui le conduisent à s'éteindre.

Si l'on compare ce dernier tableau avec le précédent, il sera facile de voir combien les maladies aiguës diffèrent des maladies chroniques. Dans les unes, en effet, il existe une violente réaction, qui, tout en s'opposant avec énergie à la cause morbide, tend à l'expulser de l'é-

conomie ; tandis que dans les autres, cette réaction est rare, sans continuité, sans persévérance. Autant les premières sont promptes et tumultueuses, autant les secondes sont lentes et successives. Cette funeste inertie laisse jeter au mal de profondes racines ; l'économie est bientôt envahie, la cachexie déclarée, le génie critique abattu, et tout effort salutaire inespéré : de là mille obstructions, mille inductions, mille dégénérescences organiques, complètement étrangères à l'économie, qu'elle ne peut expulser au dehors, non plus qu'assimiler à ses parenchymes.

Telle est la marche générale des maladies chroniques abandonnées à elles-mêmes. Ne croyez pas, cependant, d'une manière tout à fait exclusive, qu'elles ne se terminent jamais à la suite d'un effort qui se manifeste, et qui vient en arrêter le cours. On voit aussi des évacuations les terminer heureusement, les juger sans appel, et laisser l'économie dans l'état le plus avantageux au rétablissement de sa santé. Les cas de ce genre sont, il est vrai, d'une rareté désespérante ; mais on les observe. On voit quelquefois des hydropisies de l'abdomen terminées par de fréquentes urines, d'abondantes sueurs et d'innombrables garde-robes ; des hydrothorax guéries par des torrens de salive ; la phthisie jugée par d'abondantes sueurs ; les fleurs blanches par un écoulement considérable de mucus nasal ; et les scrophules elles-mêmes par des selles répétées et salutaires. Mais, je le dis encore, les cas de ce genre sont rares, et ne se reproduisent que de loin en loin, pour nous donner de salutaires préceptes.

En récapitulant ce qui vient d'être exposé, l'on peut voir clairement, 1°. que les maladies aiguës qui finissent heureusement doivent cette issue favorable à des évacuations qui les terminent ; 2°. que les maladies aiguës qui manquent de ces évacuations deviennent fort souvent chroniques ; 3°. que celles-ci ne sont funestes qu'à cause du peu d'énergie que le *molimen criticum* met à provoquer les évacuations salutaires ; 4°. que ces mêmes maladies se terminent quelquefois aussi favorablement que les maladies aiguës, quand des évacuations surviennent dans leur cours. De ces quatre ordres de considérations, il

découle naturellement une vérité pratique de la plus haute importance; c'est que *beaucoup de maladies chroniques devant leur état de chronicité aux obstacles du MOLIMEN CRITICUM, il faut le servir par les moyens les plus capables de le mener à ses fins.* « *Quò natura tendit, eò ducentum,* » disait HIPPOCRATE. Or, c'est ici que la médecine est toute puissante. Comme elle peut entraîner des résultats inattendus, c'est elle qui doit agir en désespoir de cause; et nous dirons avec COELIUS AURELIANUS: *Chronici morbi solius medici peritiam poscunt, quàm neque naturâ, neque fortunâ solvuntur.*

C'est là qu'ont visé successivement tous les systèmes, depuis les *Asclépiades* jusqu'à *Pinel*, depuis les empiriques des premiers siècles jusqu'à la doctrine de l'irritation. Tous y sont plus ou moins parvenus, selon qu'ils suivaient l'observation, ou qu'ils encensaient des théories, selon qu'ils aidaient à la nature, ou qu'ils voulaient la plier à leurs bizarres caprices.

Pour nous, qui n'avons ni théorie à défendre, ni doctrine à soutenir, nous nous en tiendrons sagement aux voies de l'expérience. Puisque l'observation peut dévoiler la marche de la nature, nous nous efforcerons à ne jamais l'entraver; nous l'aiderons quand elle en aura besoin, et puisqu'elle peut se montrer impuissante, nous la pousserons aux résultats qu'elle devrait amener. Les moyens dont la saine observation nous aura montré l'efficacité à cet effet, seront pour nous les plus usuels, quelle que soit d'ailleurs la doctrine qui les revendique. Mais si parmi tous ces moyens il s'en trouve un dont nous ayons éprouvé l'énergique héroïsme après l'impuissance des autres, nous lui donnerons la priorité qu'il mérite, il deviendra notre *optimus medicator*. La reconnaissance et l'espoir nous y ramèneront dans les cas identiques, et nous aurons par ce même moyen des succès toujours attendus.

C'est ainsi que le mercure a prévalu contre la syphilis; c'est ainsi que le quinquina n'a pas trouvé d'égal dans les fièvres intermittentes; c'est ainsi que l'eau de mer à l'extérieur, ou prise à l'intérieur, selon les circonstances, le dispute en efficacité à tout ce que la matière médicale a de plus recommandable dans la plupart des hydropisies géné-

rales ou partielles , dans la plupart des maladies chroniques de l'utérus, et surtout dans les scrophules.

Un moyen aussi énergique ne sera jamais négligé par nous : nous l'emploierons avec confiance, parce que nous en aurons obtenu de salutaires effets dans des affections où le génie critique était entravé , et parce que d'autres observateurs en auront relaté l'efficacité authentique dans des circonstances où la nature, ayant pris un chemin vicieux , laissait l'organisme dans cet état désespéré dont nous avons essayé de tracer le coup d'œil quelques lignes plus haut.

Qu'il me soit donc permis de rapporter , à l'appui de mon opinion sur l'eau de mer , administrée au dehors et prise à l'intérieur , des faits qui en justifient le choix dans quelques maladies chroniques, et de passer successivement en revue ses salutaires effets sur les hydropisies , la leucorrhée et les affections scrophuleuses (1).

I^{re}. OBSERVATION.

Julie M^{***}, âgée de vingt-six ans , couturière, non mariée, d'une forte constitution, avait toujours joui d'une bonne santé. Les règles s'étaient établies chez elle à l'âge de quinze ans, et avaient toujours reparu avec régularité jusqu'à l'âge de vingt-deux. Après cette époque elle devint enceinte, et, après un accouchement qui n'offrit rien de remarquable, sa santé demeura tout aussi bonne qu'auparavant. Vers le mois de janvier 1820, sans cause appréciable, elle éprouva un sentiment de pesanteur dans l'abdomen. Bientôt après elle s'aperçut qu'elle portait dans la fosse iliaque droite un corps arrondi, du vo-

(1) Pour ne pas donner trop d'extension à cet essai, j'ai gardé dans mon porte-feuille une foule d'observations qui démontrent l'utilité des bains de mer dans beaucoup d'autres maladies, telles que d'anciennes blennorrhagies, la gale, le rhumatisme, la dysenterie, etc. J'espère leur donner le jour un peu plus tard, lorsque de nouvelles observations viendront appuyer, par de nouveaux résultats, l'emploi de l'eau de mer dans ces diverses affections.

lume d'une orange, que l'on pouvait déplacer facilement avec la main. Cet état changea peu jusqu'au mois d'avril; mais alors le volume de l'abdomen augmenta rapidement, et vers le commencement de mai, la marche devint gênée et pénible, le sommeil fut troublé par des rêves fréquens; il survint de l'amaigrissement; le flux menstruel continua d'être régulier; mais la malade, effrayée par les accidens qu'elle éprouvait, appela du secours, et présenta l'état suivant :

Abdomen tendu, un peu ballonné; on y sentait manifestement une tumeur piriforme dont la grosse extrémité s'étendait jusqu'à l'hypochondre droit. Cette tumeur ne pouvait être suivie jusque dans la fosse iliaque droite, où elle semblait s'enfoncer dans le bassin, en perdant beaucoup de son diamètre transversal: on y percevait une fluctuation très-obscur, et les mains appliquées sur l'abdomen étaient soulevées par un mouvement d'expansion de la tumeur, qui n'avait aucun isochronisme avec les pulsations des artères. L'auscultation n'y faisait entendre aucun bruit particulier.

La figure, un peu amaigrie, était assez colorée; l'appétit était bon, la langue dans l'état naturel; toutes les fonctions s'exécutaient régulièrement; la malade attendait les règles, qui parurent effectivement le 1^{er}. juin, et coulèrent abondamment jusqu'au 7.

Le 8, on pratiqua le toucher, et l'on reconnut que l'utérus était sain.

Le diagnostic de cette tumeur me sembla difficile à porter. Avait-on affaire à une grossesse extra-utérine, ou à une hydropisie enkystée de l'ovaire?

Pendant tout le mois de juin, aucun nouveau signe ne se manifesta. La tumeur augmentait de volume, et cette augmentation avait lieu vers la portion rétrécie qui plongeait dans le petit bassin. Vers la fin du mois la malade commença d'y ressentir des élancemens qui rendaient sa marche pénible. La figure conservait encore sa fraîcheur, la circulation n'était jamais troublée, les selles et les urines avaient lieu comme à l'ordinaire. Les règles reparurent le 1^{er}. juillet, et durèrent huit jours. Convaincu alors que cette tumeur ne pouvait dépendre que d'une hy-

dropisie enkystée de l'ovaire, ou d'une phlegmasie développée dans cet organe, je résolus de tenter les bains d'eau salée; j'en prescrivis en conséquence un chaud, tous les jours, d'une heure de durée.

Le 17 juillet, après son sixième bain, la malade crut s'apercevoir que son ventre augmentait de volume presque à vue d'œil; en effet la tumeur, tout à fait logée dans l'hypochondre droit, où l'on en perdait la trace, ne pouvait plus être circonscrite; elle paraissait en même temps plus molle.

Les jours suivans, cette augmentation de la tumeur fut encore plus manifeste; l'abdomen, tendu et rénitent, avait acquis le volume et la forme qu'il affecte dans les derniers jours de la grossesse; il était très-difficile de circoncrire la tumeur, qui semblait toujours déviée à droite.

L'appétit était bon, les digestions faciles; il n'y avait point de fièvre; le corps et le col de l'utérus étaient toujours dans l'état naturel.

Le 29 juillet, à la sortie du bain, la malade éprouva une violente céphalalgie. Le soir, à cinq heures, fièvre sans frisson, sueur très-abondante: aussitôt l'abdomen se ramollit, et la tumeur sembla uniformément répandue dans cette cavité; elle était molle et indolente. La malade se trouva dans un état de faiblesse extrême, l'excrétion des urines diminua notablement; cependant la nuit fut calme.

Le 30, le ventre, encore très-volumineux, était d'une mollesse extrême; on n'y trouvait plus la tumeur qui existait les jours précédens; et, en le palpant avec soin, on n'éprouvait plus que le sentiment d'une poche flasque à moitié pleine de liquide. Les bains furent continués les jours suivans.

Le 9 août, la fluctuation était obscure, l'abdomen moins volumineux, l'appétit vif, toutes les fonctions régulières. Dans la journée, la malade fut prise d'une salivation des plus abondantes. Le 10, la salivation continua, mais avec moins d'abondance. Un gargarisme émollient fut prescrit pour calmer la sensibilité des gencives.

Le 11, la salivation cessa graduellement. A dater de cette époque,

le ventre ne présenta plus de fluctuation. Le dernier bain fut administré le 12 août. La convalescence fit des progrès rapides, et la malade fut en pleine santé le 19 du même mois.

II°. OBSERVATION.

Madame G...., âgée de cinquante-quatre ans, native de Lima, d'une constitution assez forte, mais affaiblie, fut parfaitement bien réglée jusqu'à l'âge de quarante-huit ans. A cette époque, elle quitta le Pérou pour venir habiter Bordeaux. Son voyage, et bien plus la position de cette ville, mirent madame G.... dans l'impossibilité de suivre l'habitude qu'elle avait contractée de se baigner à l'eau de mer, ce qu'elle faisait, le plus souvent possible, avant de quitter l'Amérique méridionale.

Depuis cinq ans, la malade a constamment été languissante. Elle avait peu de sommeil, peu d'appétit, de la constipation; la langue était chargée, la bouche mauvaise, la respiration pénible et précipitée; la toux sèche, mais bien peu fréquente; le bas des jambes légèrement œdémateux; tout autour de la poitrine, aux points d'insertion du diaphragme, elle sentait une douleur circulaire très-vive, contre laquelle on avait en vain dirigé les calmans, les sangsues, et mille autres moyens, pendant cinq mois entiers, sans obtenir le moindre amendement. La malade suffoquant, au contraire, de plus en plus, ressentait dans la poitrine l'impression d'un liquide qui s'y promenait à chaque mouvement qu'elle faisait, ne pouvait se coucher ni sur les côtés ni sur le dos; la supination étant la seule manière dont elle pût se tenir au lit, sans éprouver autant d'accidens que sur les autres faces du corps. Cependant la toux était toujours sèche et plus fréquente, l'expectoration nulle, les urines rares et colorées, la constipation opiniâtre, le pouls fréquent, irrégulier, peu fort; le plus léger exercice impossible; le sommeil nul, empêché par des quintes de toux multipliées et des instans de suffocation.

Tel était l'état de madame G.... à son arrivée à La Teste, où

elle s'était transportée pour prendre les bains de mer, d'après une consultation qui lui avait été donnée par un médecin de Paris.

« Franchement, dit mon père, dans la lettre où il me communique
« cette observation, l'état de la malade m'effraya. Je résolus cepen-
« dant de commencer le traitement par un bain chaud, et d'aller,
« par degrés successifs, jusqu'à la température qu'a l'eau de la mer
« dans la saison où nous étions. »

Le premier jour du traitement, bain chaud, nourriture légère; chiendent émulsionné. Point d'amendement dans les symptômes.

Le deuxième jour, bain tiède; même alimentation, mêmes boissons; appétit légèrement augmenté, un peu de sommeil dans la nuit, quelques crachats dans la matinée du lendemain; constipation.

Le troisième jour, bain frais, nourriture et boissons, *ut supra*; bien-être général en sortant du bain, crachats très-abondants dans la soirée, difficulté de respirer sensiblement diminuée.

Le quatrième jour, bain à la *lame*, de sept minutes, par un temps très-chaud. On y porte la malade, qui ne peut encore marcher à cause des suffocations. Madame G... s'y trouve bien; la réaction a lieu, la difficulté de respirer s'amende encore, et la malade continue à rendre une grande quantité de crachats blancs, spumeux, présentant l'aspect de blanc d'œuf battu au contact de l'air. Elle peut se promener dans sa chambre, sent son appétit augmenter, sa suffocation et sa toux diminuer; elle peut reposer quelques heures de suite dans la nuit; deux selles.

Le cinquième jour, bain à la *lame*; la malade y peut rester vingt-sept minutes, sans aucun inconvénient, et marche, après l'avoir pris, jusqu'à l'établissement, sans difficulté de respirer et sans suffocation. L'oppression va diminuant chaque jour, les crachats augmentent et conservent le même aspect noté plus haut.

Le sixième jour, bain à la *lame*; il dure trente minutes. La dyspnée s'efface de plus en plus, la toux est assez fréquente et ramène des crachats très-abondants. Madame G... marche sans suffocation; le pouls acquiert de la régularité, de la force. l'appétit de la vigueur,

la respiration de la facilité, la langue sa couleur ordinaire, les selles un peu plus de régularité.

Le septième jour, bain de trois quarts d'heures; urines abondantes, selles multipliées et liquides, appétit assez vif, respiration assez facile, sommeil assez bon et de quelques heures; crachats toujours abondans.

Le huitième jour, bain de trois quarts d'heure; urines abondantes, expectoration facile et copieuse. La malade peut se promener au bord de la mer sans éprouver de suffocation, et se coucher indifféremment sur tous les côtés du corps sans éprouver trop de gêne dans la respiration.

Les jours suivans, la malade continue à prendre des bains à la même température, avec les mêmes résultats. Les pieds deviennent moins oedémateux; les autres symptômes vont tous les jours en décroissant.

Le vingtième jour, la malade se couche également sur tous les côtés; l'appétit est très-bon; la difficulté de respirer n'existe plus; les urines et les selles sont naturelles; il n'y a plus de suffocation. Une promenade assez longue au bord de la mer n'est suivie que d'un bien-être général assez notable. Cependant les pieds sont encore un peu oedématisés; mais cet état ne persiste pas long-temps sous l'influence des bains, que madame G. . . . continue à prendre tous les jours avec des succès toujours croissans.

Enfin, le 5 septembre, un mois après son arrivée, madame G. . . . est très-bien rétablie, prête à retourner à Bordeaux, ayant acquis déjà de l'embonpoint et les marques les plus évidentes d'un rétablissement parfait.

Telle est l'action salulaire de l'eau de mer administrée à l'extérieur dans les hydropisies. Nous nous abstenons de toute louange à ce sujet, parce que ces deux observations parlent assez haut toutes seules. Quant à nos réflexions sur ces deux cures remarquables, nous les renvoyons à quelques pages plus loin. Voyons maintenant l'effet du même agent thérapeutique, à l'intérieur, dans les affections du même

genre. Ce mode d'administrer l'eau de mer date déjà de bien loin , et nous nous jugeons heureux de pouvoir trouver dans les auteurs les plus estimés et les plus dignes de foi , des faits qui justifient notre opinion sur ce provocateur des crises.

On peut lire à ce sujet , dans *Dominique Panaroli*, le fait suivant , consigné dans son recueil d'observations , intitulé *Pentecostæ* , etc.

III°. OBSERVATION.

Une petite fille affectée d'hydropisie , à qui l'on avait défendu de boire malgré la violence de sa soif , comme cela se pratique dans ce genre d'affection , but , en jouant avec ses compagnes , une si grande quantité d'eau salée , que son ventre en devint volumineux au point de faire craindre une rupture de ses tégumens : *Ut rumpi videretur* , dit-il positivement. Quelques heures après , cette petite fille fut prise d'un dévoiement extrêmement copieux , qui la guérit en peu de jours de son hydropisie.

IV°. OBSERVATION.

Un hydropique qui se trouvait à bord d'un bâtiment où l'eau douce était épuisée , poussé par une soif violente , ayant bu de l'eau de mer en grande quantité , fut guéri de son hydropisie par cette boisson , qui lui fit évacuer par les selles une grande quantité de matières corrompues. Ce qui confirme , dit l'auteur du mémoire , ce que *Fioraventi* en disait , qu'elle est très-efficace dans ces maladies. (Mém. de l'Acad. des sciences.)

V°. OBSERVATION.

Un homme d'une cinquantaine d'années était tourmenté depuis long-temps d'une hydropisie ascite. Sa soif était violente , et ceux qui lui donnaient des soins lui refusaient à boire. Une nuit , à la faveur

des ténèbres , il sort de son lit , et se met à la fenêtre de sa chambre qui donne sur la mer. La tempête poussait les flots contre les murs de la maison. La soif qui le tourmentait lui donna de l'industrie. Prenant donc un vase pourvu d'une anse à laquelle il attache une ficelle , il puise de l'eau de mer , et en boit en grande quantité. Cette abondance de liquide fit tellement augmenter le volume de son ventre , que le malade trembla sur les suites de ce qu'il crut un acte d'imprudenc e et de témérité. Mais qu'il eut bientôt à se féliciter de ce que tout le monde blâmait avec aigreur ! En effet , un violent cours de ventre le saisit , et lui procura pendant dix jours des selles si nombreuses , qu'on craignait de le voir tomber dans l'épuisement , à cause de son âge déjà avancé. Cependant , sous l'influence de ces évacuations nombreuses et considérables , le ventre diminua de jour en jour , et revint à son volume ordinaire ; on eut soin seulement , pendant tout le temps que dura la diarrhée , de soutenir les forces du malade par des moyens appropriés aux circonstances. Le dévoiement s'arrêta bientôt de lui-même , et laissa le malade parfaitement guéri de sa pénible affection. (ZACUTUS LUSITANUS, *Praxis*, etc.)

Les faits de ce genre sont nombreux ; car déjà , du temps d'*Hippocrate* , quatre cents ans avant l'ère chrétienne , l'usage de l'eau de mer était en vogue. *Plin*e le naturaliste , *Celse* , *Thémison* , la recommandent , l'un dans ses écrits , l'autre dans sa pratique , le troisième dans sa doctrine. *Alexandre de Tralles* , *Avicenne* , *Actuarius* , en ont consigné les effets dans leurs immenses ouvrages. Les pathologistes les plus éclairés , *Rolfink* , *Helwig* , *Thomas Reil* , *Cælius - Aurélianus* , *Hunter* , *Cullen* , *Pinel* , *M. Delpech* , etc. , en ont recommandé l'usage. Mais ce moyen , comme bien d'autres , est singulièrement négligé depuis que l'on n'oppose aux maladies que la famine et les sangsues.

Quoique je me sois déjà passablement étendu sur le même sujet , je ne puis m'empêcher de rapporter , en faveur de l'eau marine , une guérison des plus remarquables due à la pratique de mon père.

VI^e. OBSERVATION.

Madame S...., âgée d'une trentaine d'années, mariée à un employé des douanes, habitant la commune d'Audange, où se trouvent beaucoup de marais, fut atteinte d'une fièvre intermittente quarte, à la suite de laquelle une hydropisie se manifesta dans l'abdomen. Le ventre était volumineux, tendu, très-dur, malgré tous les moyens les plus variés et les plus nombreux pour le ramener à son état naturel. La ponction fut faite au lieu d'élection; le liquide sortit de l'abdomen : cette issue soulagea la malade pendant quelque temps. Ce bien-être ne fut pas long, car l'hydropisie reparut au bout de quelques jours avec toute son intensité. La paracentèse fut pratiquée une seconde fois, sans plus de succès que la première. Quelque moyen qu'on employât pour prévenir l'exhalation séreuse, elle eut lieu de nouveau après une troisième ponction, puis après une cinquième, puis encore une sixième. Enfin la malade supporta neuf fois l'opération de la paracentèse, sans avoir d'autre perspective que quelques jours de repos, amené par l'écoulement du liquide contenu dans l'abdomen et la nouvelle ampliation de cette cavité.

Ce ne fut qu'après la neuvième ponction que mon père s'imagina d'opposer à l'ascite rebelle, l'usage de l'eau de mer, dont il se souvenait avoir vu les effets notés dans les auteurs, contre les affections de cette nature. Il l'administra donc, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, en même temps. Ce premier cas l'encouragea bientôt pour les suivants qui se présenteraient à son observation; car dans peu de jours tous les canaux excréteurs de la malade s'ouvrirent, chassèrent de l'économie le frein qui retenait leur action, et madame S...., au milieu de ce nouvel ordre de choses, resta dans un état si satisfaisant, que l'hydropisie n'a jamais reparu. De tels faits méritent certainement toute l'attention des praticiens.

Que dirai-je maintenant des fleurs blanches? incommodité légère en apparence, mais qui constitue une maladie des plus sérieuses, parce

qu'elle peut déterminer à la longue l'ulcération des organes sexuels de la femme, la stérilité, le renversement de l'utérus, l'impossibilité de l'acte générateur, le squirrhe et la diathèse cancéreuse : maladie si commune, que presque toutes les femmes en sont plus ou moins atteintes, quels que soient d'ailleurs leur âge, leur tempérament, leur classe dans la société, le climat qu'elles habitent, la nourriture dont elles usent, les travaux qui les occupent : maladie rebelle dans laquelle la médecine éprouve des échecs si multipliés, qui détériore la santé de la femme, n'est pas sans danger pour le mari, occasionne mille accidens nerveux aux personnes qui en sont affligées, et finit par leur laisser des traces incurables de son passage.

Il faudrait avoir été comme nous dans la division des femmes incurables de la Salpêtrière, pour se faire une idée exacte des désordres occasionnés par cette affection, quand elle est négligée, ou que les médicamens qu'on oppose à ses progrès restent inefficaces. Aussi, la faiblesse des moyens dirigés contre cette maladie, la maxime de STAHL, *fluor albus est frequens, cura autem difficilis*, et les tableaux rembrunis des auteurs sur cette pénible affection, ont un moment fixé nos yeux, et nous nous estimerions bien heureux si les faits que nous allons soumettre aux praticiens pouvaient obtenir leur attention et mériter leurs suffrages.

VII°. OBSERVATION.

Marie B...., âgée de vingt-sept ans, d'un tempérament sanguin, robuste, bien développée, n'ayant jamais éprouvé de maladie aux organes de la génération, fut atteinte, après un premier accouchement, d'une leucorrhée très-intense qui durait depuis quatre mois et demi. Elle souffrait peu, mais elle éprouvait derrière les pubis un sentiment de pesanteur qui n'avait pas eu de rémission depuis la naissance de l'écoulement. La vulve n'était pas altérée; mais la muqueuse du vagin était légèrement phlogosée à la partie interne des grandes lèvres, et fongueuse dans l'intérieur de cet organe. La pression n'y

déterminait aucune douleur ; le col utérin était un peu dilaté. Du reste , l'appétit était bon , les forces ordinaires , la menstruation régulière , le pouls un peu fréquent vers le soir.

Quoique cet écoulement ne fatiguât pas la malade d'une manière bien sensible , comme il devenait un obstacle à sa propreté , qu'elle en craignait les suites , elle employa divers moyens pour s'en débarrasser , tels que les sangsues , les bains d'eau douce , les injections émollientes , etc.

Tout fut infructueux , et l'écoulement n'en persista pas moins. Fatiguée de cette incommodité , Marie B.... vint me trouver le mois de septembre 1826 , époque des vacances , et me prier de lui donner mes conseils. Après un examen attentif , ayant trouvé les parties affectées dans l'état rapporté ci-dessus , je lui proposai les bains de mer , que mon père m'avait vantés dans les affections de ce genre. Marie B... me fit observer qu'elle ne pouvait pas beaucoup se soustraire à ses occupations casanières ; mais comme j'insistai sur les bons effets qu'elle devait retirer des bains que je lui conseillais , elle me promit d'en essayer dès le lendemain. Elle en prit effectivement trois , à quelques jours de distance l'un de l'autre , sans en retirer d'autre avantage qu'une augmentation d'appétit et un sommeil profond , la nuit qui suivit chacune de ces immersions. Jugeant de ce moyen comme de bien d'autres qu'elle avait tentés , elle l'abandonna. L'écoulement persistait toujours , surtout à l'époque des règles , il semblait même croître en intensité. L'hiver se passa dans le même état. Vers la fin de cette saison , tourmentée de cette incommodité désagréable , mes conseils lui revinrent à l'esprit , de manière qu'elle résolut , pour l'été suivant , d'entrer , comme servante , dans un des établissemens de bains maritimes de La Teste , certaine de s'y baigner tous les jours après son service achevé. Ce projet se réalisa bientôt , et l'occasion de vérifier les heureux effets que je lui avais prédits l'année précédente sur les bains de mer , se présenta comme elle le désirait. Les deux ou trois premières immersions lui procurèrent un profond sommeil et beaucoup d'appétit , comme la première fois qu'elle en avait fait l'essai.

Au sortir du quatrième bain , pris à dix heures du soir comme les précédens , la malade moucha considérablement , rendit une quantité d'urine assez notable , et dormit toute la nuit du plus profond sommeil.

Le cinquième bain , pris toujours à la même heure , la fit encore moucher beaucoup et suer abondamment une grande partie de la nuit , qu'elle passa presque toute en veilles , entrecoupées cependant par des momens de sommeil. L'écoulement était déjà moins intense après le sixième ; au huitième , il n'était presque plus apparent ; il fut complètement arrêté par le douzième , et depuis cette époque il n'a pas reparu , laissant Marie B.... très-bien portante , pleine d'appétit , de force et de santé.

VIII^e. OBSERVATION.

Marguerite B...., journalière, âgée à peu près de vingt-quatre ans, d'un tempérament lymphatico-sanguin , grande , robuste , bien développée , parfaitement réglée jusqu'à l'époque dont je parle , était sujette à d'abondantes fleurs blanches , suivies d'un dérangement dans la menstruation , depuis une fausse couche qu'elle avait faite. L'écoulement datait de six mois ; il augmentait prodigieusement à l'époque des règles , et lorsque l'atmosphère était humide ; alors la malade éprouvait des douleurs gravatives dans les aines , derrière les pubis , dans la région ombilicale , d'où elles rayonnaient dans tout l'abdomen , et principalement dans l'hypochondre droit. Ces douleurs étaient accompagnées de lassitudes dans les membres et dans les reins , avec perte de l'appétit , goûts bizarres , légèreté du sommeil , souvent troublé par la sensation d'un poids pesant sur l'hypogastre ; réveil en sursaut , constipation , mollesse et bouffissure générale de la face , pâleur extrême des tégumens , qui présentent un aspect vraiment chlorotique.

L'écoulement était séreux , chargé de grumeaux grisâtres , d'une odeur nauséabonde , d'une consistance assez forte et comme caseuse.

L'extérieur de la vulve était légèrement phlogosé , sensible au toucher, turgescant et comme infiltré; la muqueuse du vagin était molle, épaisse, fongueuse; le doigt, introduit dans cet organe, déterminait de la douleur en s'y promenant, et rapportait de son intérieur une espèce de sérosité trouble qui couvrait sa superficie; le col de la matrice était légèrement ouvert, ramolli, sensible et tuméfié. Sa dilatation fit soupçonner que l'intérieur de l'utérus n'était pas étranger à l'état que présentait le vagin.

Le pouls avait peu de fréquence, et présentait à peu près le type physiologique dans la journée; mais le soir il s'élevait et s'agitait légèrement. Un peu de céphalalgie accompagnait ce faible paroxysme fébrile.

L'état de la malade était tel que je viens de l'exposer, lorsqu'elle vint consulter mon père, qui lui fit pratiquer une saignée, et lui prescrivit deux jours après l'usage des bains de mer froids (septembre 1826).

Au sortir du second bain, la malade éprouva de la moiteur, et se mit au lit pour faciliter la transpiration, qui fut très-abondante. Cette sueur fut le seul effet qu'elle éprouva de ce bain. Le troisième bain fut suivi d'une nouvelle sueur et du relâchement du ventre; l'appétit augmenta, le sommeil fut excellent toute la nuit qui le suivit. Au huitième bain, l'écoulement diminuait déjà, les selles étaient naturelles, l'appétit vif, les douleurs gravatives moins étendues et bornées à la région sous-pubienne; le teint reprenait sa couleur normale, les chairs se raffermissaient, leur bouffissure allait diminuant; la malade, en un mot, éprouvait un changement général qui croissait avec l'usage de bains. Sa guérison fut achevée après la dix-huitième immersion, et sa convalescence après la vingt-troisième. Depuis cette époque, la malade n'a pas éprouvé de leucorrhée, quoiqu'elle eût porté deux enfans.

IX^e. OBSERVATION.

Madame de B...., âgée de vingt-six ans, mariée depuis plusieurs années, n'ayant point eu d'enfans, était tourmentée d'une leucorrhée des plus abondantes; elle n'avait point maigri sensiblement, parce qu'elle avait conservé un assez bon appétit et des digestions assez faciles. Son tempérament était éminemment lymphatique, sa menstruation peu copieuse, ses selles assez rares et durcies, le flux vaginal continu, mais sans âcreté. Les bains de mer lui furent conseillés à Paris, dans une consultation qu'elle prit sur son état présent.

Madame de B.... se rendit donc à Dieppe, et, pendant six semaines qu'elle y resta, prit des bains salés à la température de vingt degrés, thermomètre de *Réaumur*; elle but aussi l'eau de mer, le matin, et fit usage de la douche ascendante utérine pendant le même espace de temps. Les bains la firent considérablement transpirer, la douche fortifia les voies utérines; l'eau de mer à l'intérieur provoqua des garde-robes fréquentes et maintint la liberté du ventre dans sa rectitude normale.

Ce traitement, qui dura six semaines environ, produisit les plus heureux effets. La leucorrhée disparut, la transpiration cutanée demeura pleinement rétablie, et les déjections alvines régulières.

Peu de temps après, madame de B.... est devenue enceinte: mais sa voiture, en versant, lui fit faire une fausse couche extrêmement pénible, qui lui causa le plus profond chagrin. Toutes ces causes réunies renouvelèrent la leucorrhée tarie, ou plutôt en suscitérent une nouvelle. La malade revint à Dieppe, y suivit le traitement qui l'avait complètement guérie un an avant, et qui, pour la seconde fois, lui réussit encore à merveille.

Telle est l'efficacité de l'eau de mer dans la leucorrhée; efficacité démontrée par des exemples nombreux disséminés dans le monde et dans des auteurs qu'on néglige. Ici se pressent sous ma plume les noms célèbres de *Galien*, de *Cullen*, de *R. Russell*, de *Buchan*, de *Vogel*,

de *Currie*, etc. : noms que j'appelle en témoignage, et qui viennent en foule corroborer mes faits. Je ne détaillerai pourtant point ici les passages de ces auteurs sur la matière que je traite : une telle excursion m'entraînerait hors des bornes d'une thèse, et je suis déjà trop riche pour ce premier essai ; je me contenterai seulement de rapporter encore une observation qui me paraît d'un trop haut intérêt pour la garder en portefeuille.

X°. OBSERVATION.

Madame Sp...., âgée de quarante ans, grande et bien conformée, mariée à un riche négociant de Bordeaux, et mère de plusieurs enfans, eut une dernière couche des plus malheureuses à trente-six ans. L'enfant se présentait mal ; il était énorme ; la poche des eaux se rompit, et madame Sp.... resta dans les souffrances les plus horribles pendant deux jours. Elle était à la campagne à quelques lieues de Bordeaux, assistée du médecin de l'endroit, homme instruit et recommandable, qui, malgré sa prudence et sa longue pratique, ne put accoucher la malade qu'avec le forceps. L'enfant vint mort. Les suites de l'accouchement furent aussi terribles que l'accouchement lui-même, et madame Sp.... pensa mourir d'une métrite des plus redoutables. Elle guérit cependant, mais elle conserva de cette maladie des restes presque inévitables ; je veux parler d'une leucorrhée des plus intenses.

D'abord l'écoulement fut simple, c'est-à-dire sans caractère alarmant ; mais il acquit bientôt de l'intensité, devint opiniâtre à tous les moyens qu'on dirigea contre lui : antiphlogistiques, émolliens, injections adoucissantes d'abord, puis astringentes, ensuite anodines, etc., tout fut employé sans succès. L'écoulement diminuait bien un peu, mais il reparaissait bientôt avec toute sa force. Insensiblement les douleurs, sourdes en principe, furent vives et continues ; l'état de la malade se compliqua de faiblesse générale, de maigreur, de pâleur extrême, de suppression des règles, de perte de l'appétit, en un mot de cachexie véritable. La marche déterminait des douleurs qui rayonnaient de la matrice

dans tout l'abdomen : cette dernière était douloureuse au moindre mouvement ; la constipation alternait avec la diarrhée ; la malade ne dormait presque plus ; enfin elle dépérissait de jour en jour.

Telle était la situation de madame Sp.... lorsqu'elle vint à La Teste pour y prendre les bains de mer, qu'un médecin de Bordeaux lui avait conseillés dans une consultation. La maladie datait de plus de trois ans. Madame Sp.... fut touchée. La vulve était enflammée, parsemée, ainsi que la partie interne et supérieure des cuisses, de petites pustules proéminentes, arrondies, à sommet blanc, contenant du pus dans leur intérieur ; la muqueuse du vagin était phlogosée, molle, boursoufflée, extrêmement douloureuse, ulcérée en deux endroits, dans un espace égal à la circonférence d'une pièce de dix sous. Le col était entr'ouvert à y passer le petit doigt, très-sensible, surtout au museau de tanche, où le spéculum permit de voir une petite ulcération.

L'écoulement était fétide, tantôt sanguinolent, ressemblant à de la lavure de chair, parsemé de grumeaux miliaires et blanchâtres ; tantôt séro-purulent, âcre, et déterminant, selon sa qualité, les pustules dont nous avons parlé, d'une manière plus ou moins abondante. La fièvre était très-légère, mais presque continuelle ; toutes les fonctions languissaient presque éteintes.

Madame Sp.... était très-sensible au froid. Les bains tièdes lui furent prescrits, et l'on descendit successivement en peu de jours jusqu'à la température de l'eau de mer. Les premiers bains lui firent peu d'effet ; mais, pleine de confiance en ce moyen curatif, madame Sp.... persista. Elle avait déjà pris quinze bains sans éprouver d'autre changement dans son état qu'un peu de plaisir à manger quelques légers poissons, du mieux dans les digestions, devenues peu pénibles, et de la moiteur journalière à la peau. Madame Sp.... se levait peu hors l'instant du bain. Ce fut seulement après la vingtième immersion que la malade sentit moins de douleurs, moins d'abondance et d'âcreté dans la matière de l'écoulement, en même temps que de la régularité dans l'appétit, les digestions, les selles, le sommeil et la transpiration. Ce mieux fait des progrès rapides : la malade reprend déjà ses forces, de la coloration

à la peau, de l'embonpoint, de la constance dans la régularité des excrétiions au vingt-cinquième bain. Au trentième, le mieux croît à vue d'œil, l'écoulement diminue et prend un caractère bénin; les ulcérations n'ont plus qu'un petit diamètre; la phlogose des parties enflammées est considérablement diminuée; tout marche à la grande satisfaction de mon père, qui donne des soins, et de la malade, convalescente au quarantième bain. Alors les fonctions sont régulières; la gaîté, la fraîcheur, l'embonpoint et l'espoir d'un heureux avenir ont déjà repris leurs droits, remplacé les souffrances et dissipé le cortège effrayant d'une maladie presque cancéreuse. Voilà ce que peut l'eau de mer dans les fleurs blanches!...

Nous avons successivement examiné les hydropisies et les fleurs blanches; faisons maintenant la part des scrophules, maladie si terrible, et tellement à craindre, qu'elle s'étend de plus en plus sur la société, sans distinction de climat ni de races; à laquelle se rattache de la manière la plus intime le fléau le plus destructeur du genre humain (je veux parler de la phthisie pulmonaire), et mille autres affections qui varient à l'infini, mais qui tendent au même but, l'anéantissement et la dégradation de l'humanité tout entière.

Richard Russell, auteur d'un ouvrage célèbre intitulé : *Oeconomia naturæ in morbis glandularum*, nous a laissé, dans un traité *ex professo* sur l'eau de mer, les détails les plus curieux qu'on puisse désirer touchant son application à des cas variés de diathèse scrophuleuse. Cet ouvrage, ayant pour titre : *De tabe glandulari, sive de usu aquæ marinæ in morbis glandularum dissertatio*, Londres, 1750, est plein d'observations du plus haut intérêt sur la guérison des scrophules par le moyen qui nous occupe. C'est là que nous avons puisé les observations que nous allons citer, tant à cause des hautes vues de l'auteur, que pour ne pas laisser tomber dans l'oubli l'ouvrage le plus éminemment pratique que nous ayons sur les eaux de la mer. Voici comment s'exprime RUSSELL (*Oper. cit.*, pag. 101, hist. 15) : *Liquet ex sequenti curatione, quanti sit emolumenti hoc remedium, in ulceribus fluxione aliquâ constipatis. Vir quidam, etc.*

XI^e. OBSERVATION.

Un individu portait un gonflement des glandes lymphatiques du cou, avec un ulcère de même nature à la région carpienne. Mon électuaire d'éthiops minéral et l'eau de mer, comme purgatif, l'ont radicalement guéri. Ce dernier agent thérapeutique est tellement efficace dans les cas de ce genre, poursuit le docteur *Russell*, que M. *Webb*, chirurgien très-distingué de Londres, me disait dans une de ses dernières lettres : « Je regarde avec confiance l'eau de mer comme très-énergique dans les affections des os du carpe et du métacarpe, du tarse et du métatarse; car, dernièrement, dans une maladie extrêmement rebelle de ce genre, elle a guéri le malade. »

XII^e. OBSERVATION.

Un jeune homme me fut adressé par M. *Webb*. Il portait sous la clavicule un engorgement scrophuleux disposé par petits tubercules, dont le plus gros présentait le volume d'un œuf, à peu près; tout près de celui-ci s'en trouvait un déjà suppuré. L'eau de la mer et les autres altérans, pris pendant trois mois, lui procurèrent une entière guérison. Sur la fin du traitement, je lui fis prendre des bains de mer, selon mon habitude. A son départ, tout avait disparu; *la cicatrice même était invisible.* (RUSSELL, p. 182.)

XIII^e. OBSERVATION.

Je fus consulté (*Russell*, page 121) par un jeune homme de dix-huit ans, atteint de scrophules héréditaires. Il avait de l'accélération dans le pouls, à laquelle se joignait une extrême maigreur. Les ganglions lymphatiques du cou étaient engorgés et durs; un abcès s'était ouvert à la malléole interne de la jambe gauche; les renflemens articulaires correspondans étaient tuméfiés, et l'articulation elle-même avait un plus grand diamètre que d'habitude. La main du

chirurgien commença par donner issue au pus, et de suite après je le mis à l'usage des altérans et de l'eau de mer. Le jeune homme vint bientôt me trouver pour me consulter sur l'exfoliation de l'os malade. Mais peu de temps après l'ulcère était guéri : l'articulation, les éminences articulaires des os, les glandes du cou, tout, en un mot, se dissipa sous l'influence de cet agent thérapeutique.

XIV°. OBSERVATION.

La femme dont il s'agit dans cette observation fut soumise à la dose d'une livre d'eau de mer chaque matin, jusqu'à la concurrence de vingt-cinq congés (75 pintes), qu'elle prit sans interruption. Dans l'intervalle, les règles revinrent régulières, la pâleur se dissipa, l'appétit reparut, et les scrophules dont elle était affectée s'effacèrent entièrement. Si cette grande quantité d'eau prise à l'intérieur n'est pas la cause palpable du retour de la malade à la santé parfaite, et de la guérison des scrophules dont elle était affectée ; si elle ne prouve pas évidemment combien son action est peu nuisible, je ne sais plus où trouver des argumens valides contre les idées préconçues des entêtés. *Dubito utrum futurum sit, ad evincendum hominum iniqua præjudicia, satis validum argumentum.* (RUSSELL, p. 132.)

XV°. OBSERVATION.

Un homme de quarante-quatre ans avait les deux genoux envahis par des tumeurs scrophuleuses d'une dureté remarquable ; une affection de même nature occupait aussi le carpe de la main droite ; la salivation avait été provoquée sans aucun avantage. Cet homme me consulta ; je l'engageai de se rendre à Brightelmson, ville maritime, où il prit, pendant quatre mois consécutifs, une livre d'eau de mer chaque matin, sans aucune interruption.

Au moment où les tumeurs commencèrent à diminuer, je le mis

à l'usage du bain d'eau de mer, à la température de la saison. Cet homme se retira chez lui très-bien guéri. Il lui restait cependant, à l'une des deux jambes, une ankylose dont l'existence datait de fort loin. Cette infirmité le gênait beaucoup, et ne lui avait permis jusqu'à de marcher qu'avec des béquilles. Lorsqu'il partit, l'ankylose du genou n'empêchait plus les mouvemens du membre d'une manière aussi complète qu'avant les bains. Les choses en étaient au point de lui permettre de marcher avec une seule béquille. (*Russell.*)

XVI^e. OBSERVATION.

Un enfant qui touchait à sa treizième année, natif de la Jamaïque, fut envoyé par un de mes amis à Brighelmson, pour que j'en prisse soin. Tout son cou était occupé par des engorgemens scrophuleux, et sa tête couverte de tumeurs fongiformes. L'aspect de ces tumeurs était brunâtre, assez foncé ; leur base, ou plutôt leurs pédicules, paraissaient se prolonger jusqu'au péricrâne, et même adhérer à sa substance. Leurs sommets étaient ramollis, mais inégaux, présentant au toucher des aréoles comme celle d'une éponge, et laissant, à la moindre pression, suinter une assez grande quantité de sang. Je le fis saigner ; il prit l'électuaire d'éthiops végétal, en même temps que (*unàque*) que l'eau de mer à l'intérieur. Il continua l'usage de ce dernier agent, chaque matin, pendant cinq mois, sans interruption. A cette époque, les tumeurs du cou et celles de la tête étaient entièrement dissipées. Il ne restait dans cette dernière partie que l'absence totale de cheveux dans l'espace des cicatrices, suite inévitable de la perte de substances occasionnée par les ulcères. (*Idem.*)

Avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis de prévenir une objection que M. Keraudren a faite aux observations de *Russell*, dans le Dictionnaire des sciences médicales. « A l'appui de son opinion, dit « M. Keraudren, *Russell* cite trente-neuf observations de guérisons « obtenues par l'emploi de l'eau de mer. Mais il avait prescrit en

« même temps d'autres médicamens qui doivent participer aux hon-
neurs du succès. »

Il est vrai que *Russell* avait prescrit d'autres médicamens en même temps que l'eau de mer. Mais quels sont ces médicamens ? La pierre ponce, le corail, la coralline, l'éponge brûlée, les os de seiche, le blanc de baleine, les cloportes, la chair de vipère, l'éthiops minéral, le madrephora, le quercus marina, l'éthiops végétal. Or, à l'exception de l'éponge brûlée, du blanc de baleine, des cloportes, de la chair de vipère, de l'éthiops végétal, du madrephora, du quercus marina, de l'éthiops minéral, à quoi les autres substances se réduisent-elles par l'analyse chimique ? A du carbonate de chaux, *substance insoluble dans l'eau*, véhicule de toutes les prescriptions de *Russell*. Or, comme la première condition d'un corps, pour se prêter à l'absorption et passer dans les fluides de l'économie, est la solubilité, nous en concluons que ces substances, n'ayant point été absorbées, n'ont pas eu d'efficacité.

Si les théories chimiques étaient encore en vigueur avec tous leurs acides, leurs alcalis et leurs ferments, le carbonate de chaux pourrait se prêter à la neutralisation de l'acide phosphorique qui prédominait dans les scrophules, et détruire cet acide en formant du phosphate de chaux ; mais ces théories n'ont plus de vogue, et le carbonate de chaux demeure inerte. *Russell* s'en est servi, je n'en disconviens pas, mais il n'était pas éloigné de la chimie : c'était un legs des médecins-chimistes.

Les autres substances dont parle cet auteur, telles que l'éponge, le blanc de baleine, les cloportes, la chair de vipère, se réduisent, par l'analyse chimique, à de la matière gélatineuse et quelque chose de semblable, à de l'albumine coagulée pour l'éponge ; à 5,478 d'oxygène, 81,660 de carbone, et 12,862 d'hydrogène pour le blanc de baleine ; à quelques atômes d'hydrochlorate de chaux pour les cloportes, etc. (Chimie de M. *Orfila*, troisième édition, tome 2.)

Or, je le demande, ces diverses substances, abandonnées aujour-

d'hui, parce que leur inefficacité complète est reconnue, pouvaient-elles jouir d'une bien grande vertu du temps de *Russell*? Je ne me prononce pas à ce sujet; mais il est bien permis de penser que ces divers remèdes qui, selon M. *Keraudren*, doivent participer aux honneurs du succès, pourraient bien usurper cet honneur à l'eau de mer, et n'avoir de puissance qu'administrés avec elle? Restent maintenant l'*éthiops minéral*, l'*éthiops végétal* et le *quercus marina*: je ne dirai pas que le premier de ces agens soit nul dans tous les cas; mais je l'ai vu donner plusieurs fois, à la Salpêtrière, à des aliénées scrophuleuses, sans une ombre de succès. Je n'en dirai pas autant de l'*éthiops végétal*, qui contient quelques atômes d'iode. Je connais les heureux résultats qu'on prône à l'hôpital Saint-Louis touchant les préparations iodurées. J'ai vu les effets avantageux que M. *Magen-die*, mon maître, a produits, à la Salpêtrière, avec les mêmes préparations, dans des cancers; mais je ferai seulement observer que sur seize cas de scrophules rapportés par *Russell*, il n'a prescrit l'*éthiops végétal* que cinq fois, tandis qu'il a donné l'eau de mer dans toutes les circonstances. D'ailleurs il est facile de voir, dans son ouvrage, qu'il employait plus souvent l'*éthiops*, dans les maladies qui n'étaient pas scrophuleuses, que dans ce genre d'affection. Et puis, dans cette dernière hypothèse, quel fut le moyen efficace? On doit avoir la sagesse de ne pas prononcer.

Il serait à peu près inutile que je parlasse du *quercus marina*, dont *Russell* s'est rarement servi dans sa méthode, et qui contient aussi de l'iode, s'il ne s'expliquait pas à ce sujet de manière à montrer clairement que ce moyen lui paraissait bien accessoire. En effet, il ne l'employait qu'au moment où les engorgemens s'étaient déjà ramollis sous l'influence de l'eau de mer, lorsque l'affection touchait déjà à son terme. « *Hæc ratione*, dit-il positivement, page 85, en parlant des lotions faites avec l'eau de mer sur les glandes engorgées, *tumores gradatim tollebantur. Sub finem autem dissipationis, partes affectas quercu marinâ, proprio sapore imbutâ, perfricari jubeo, ut corroboretur pars affecta.* » N'est-ce pas ici le cas d'un topique émollient appliqué

sur un panaris avorté par des émissions sanguines suffisantes , c'est-à-dire une pure précaution ?

D'ailleurs, voyons ce que *Russell* lui-même a publié dans l'ouvrage cité déjà si souvent : il sera piquant de voir l'efficacité de ces moyens administrés sans l'eau de mer.

XVII^e. OBSERVATION.

Une demoiselle d'un rang distingué, à peine âgée de seize ans, portait des engorgemens scrophuleux autour du sein, derrière les oreilles et sur le cou; cette affection était héréditaire chez elle, et la jeune malade n'entrevoyait pas plus le terme de ses souffrances que celui des médications qu'on lui présentait sans cesse. La diathèse scrophuleuse était à son comble; car une cicatrice n'était pas plus tôt formée qu'une nouvelle ulcération apparaissait de suite : triste présage de ce qui devait s'ensuivre.

Tel était l'état des choses. La patience de la malade s'épuisait tous les jours; les soins des chirurgiens les plus distingués, *le calomel*, *les autres préparations mercurielles*, *l'éponge calcinée*, *la coralline*, *les cloportes*, *l'eau de chaux vive*, *les purgatifs*, etc., avaient été sans effet; rien n'avait diminué l'intensité de la maladie, pas même l'instrument tranchant, lorsque le docteur *Rambeion* et moi conseillâmes la nouvelle méthode à la jeune malade.

Ainsi, bain d'eau de mer tous les matins; même eau à l'intérieur, afin de procurer quelques évacuations alvines; embrocations froides avec le même agent thérapeutique sur les glandes ulcérées, et fomentations de même nature sur les tumeurs, encore intactes. Ce traitement durait à peine depuis deux mois, que déjà les ulcérations étaient couvertes de cicatrices, les tumeurs ramollies ou résorbées, la jeune personne presque entièrement rétablie, et si persuadée de l'efficacité de ce remède, qu'elle ne balançait pas à continuer l'usage

de l'eau de mer à l'intérieur et en fomentations pendant l'hiver suivant , jusqu'à la totale disparition des scrophules et le rétablissement de sa santé.

XVIII°. OBSERVATION.

Une demoiselle âgée de dix-neuf ans , brillante de santé , riche d'attraits et de jeunesse , se fit , en tombant sur une pierre , une légère écorchure à la jambe gauche. Comptant , comme tant d'autres , sur la bonne apparence de sa constitution , elle ne s'arrêta pas à ce léger accident. Mais ces belles formes , ces riches apparences cachaient un vice dans le sang , une prédisposition aux maladies scrophuleuses ; car cette légère étincelle produisit un violent incendie. On continua de regarder comme rien cette petite écorchure , jusqu'à ce que la rougeur et la tuméfaction se fussent emparées de son siège. Alors la malade fut saignée ; puis un peu plus tard on lui pratiqua d'autres *émissions sanguines*. *Les purgatifs , les antiphlogistiques , les émulsions nitrées , les émolliens* , en un mot , rien de ce qui tend à diminuer l'âcreté du sang ne fut oublié. Impuissance entière de tous ces moyens. La maladie marchait avec rapidité ; la suppuration devenait manifeste. Pour que l'os ne fût pas endommagé par la présence du pus , l'on eut soin d'ouvrir l'abcès de bonne heure , au moyen des caustiques. Toutes les ressources de l'art furent mises en usage pour faire cicatriser l'ulcère le plus promptement possible. Cependant sept semaines s'étaient écoulées depuis l'invasion du mal , sans vestige de cicatrice.

La plaie était sale , couverte de bourgeons mous et fongueux ; les bords en étaient renversés ; le pus , au lieu d'être blanc , inodore , doux au toucher , était séreux , fétide , sanguinolent. La cause de ces désordres n'était que trop évidente. En effet , le secours d'une sonde prouva manifestement que le tibia n'avait plus de périoste ; qu'il était inégal , rugueux et carié. Aussitôt on débride la plaie pour mettre à découvert l'os affecté et provoquer son exfoliation. *Les dé-*

ri-vatifs et les détersifs étaient prodigués. Ainsi le *calomel*, à petites doses répétées, le *bol d'antimoine*, l'*éthiops minéral*, les *boissons émétisées*, et mille autres agens de cette nature, furent employés, sans profit, aussi bien que la *poudre des testacés* mêlée au lait d'ânesse, qu'on lui faisait prendre deux fois le jour, dans la crainte que la fièvre hectique ne vînt compliquer les accidens.

Quoi qu'il en fût, l'intéressante malade souffrait continuellement; le sommeil avait fui de ses paupières; l'espoir s'éteignait dans son âme; plus de plaisirs avec ses compagnes; son destin l'absorbait tout entière. Pourtant, malgré sa pâleur et ses souffrances, son insomnie et ses tourmens, elle conservait des contours si gracieux, qu'ils semblaient résister au mal qui les combattait.

Huit mois s'étaient écoulés sans que la médecine se montrât puissante en sa faveur. Le mieux se faisait attendre, et l'exfoliation de l'os n'était rien moins que certaine, quand on assembla quelques médecins pour avoir à se prononcer sur l'usage du quinquina, ainsi que sur les effets d'une légère salivation.

Ces messieurs, considérant l'épuisement de la malade et le danger de lui donner du dévoïement, auquel elle était déjà trop encline, la difficulté de lui conserver un degré de force propre à l'exfoliation de l'os, et l'espoir d'une amélioration si cet effet de la nature avait lieu, s'abstinrent de ces derniers moyens.

L'eau de mer restait encore, dernier moyen qu'on n'eût pas tenté; ses applications aux cas de ce genre étaient encore peu répandues. La jeune personne est donc transportée à la ville maritime la plus voisine de son domicile; tous les remèdes sont délaissés, à l'exception du lait d'ânesse. L'eau salée est prise à l'intérieur. D'abord elle provoqua de la soif et des nausées, comme cela se reproduit quelquefois les trois ou quatre premiers jours; cet inconvénient fut de peu de durée. Chaque jour la malade eut au moins trois garde-robes, sans que ses forces ou son estomac en fussent affectés; tous les jours, au contraire, la ma-

lade en éprouvait une salubre influence. Aussi la gaité se ranime , l'espoir se raffermir, la malade se baigne avec courage , d'abord deux fois par semaine , puis ensuite trois fois , bientôt enfin tous les jours. Au sortir de chaque bain , elle rapporte des forces et du courage , qui vont toujours croissant. L'ulcère change de face : le pus , qui était de mauvaise nature , sort parfait de son sein : les chairs en sont vermeilles et *siccatives*. Le séquestre de la partie du tibia qu'a frappée la carie commence d'avoir lieu. Dès ce moment tout marche sans entraves , la plaie se ferme à vue d'œil , et trois semaines après la chute du séquestre la cicatrice est complète.

La jeune malade reprend rapidement sa santé et ses forces : la gaité , les grâces , l'enjouement reparaissent avec elles , et malgré les accidens qui se sont accumulés pendant un an tout entier sur sa tête chérie , elle est toujours belle , rayonnante de joie et de jeunesse ; c'est une autre Vénus sortant du sein des flots. (*Russell.*)

Je pourrais rapporter encore plusieurs observations de ce genre , et citer entre autres quelques faits recueillis par mon père ; ainsi , par exemple , l'histoire des trois fils d'un ancien sous-préfet de Bordeaux. Ces trois enfans , atteints d'engorgemens scrophuleux à la région cervicale , avec suppuration de plusieurs de ces tumeurs , furent radicalement guéris par *l'usage de l'eau de mer*. Ces trois personnes sont maintenant robustes , et jouissent d'une santé florissante. Or , dans ces trois cas , je puis affirmer que l'eau de mer a été employée seule , uniquement seule ; il me semble donc que ces trois faits et les deux dernières observations que nous venons de rapporter prouvent suffisamment que , dans les autres circonstances , les effets obtenus furent provoqués par l'eau de mer seulement , et non point par les remèdes insignifiants qu'on a prescrits aux malades , remèdes dont on ne parle aujourd'hui que pour prouver combien la matière médicale a fait de progrès.

Il demeure bien établi , ce nous semble , que l'eau de mer ne s'est pas montrée moins efficace dans les maladies scrophuleuses que dans

les affections ci-dessus détaillées ; car neuf observations sont venues confirmer son empire dans le vice scrophuleux , aussi bien que dans l'hydropisie et les fleurs blanches. Ici , comme ailleurs , nous fortifions nos idées par les travaux des hommes illustres , et nous citons avec vénération les noms de *J.-L. Petit* , de *Lallouette* , de *Pinel* , de *Cullen* , d'*Hamilton* , de *Lentin* et d'*Huffeland* , qui tous ont sanctionné par leur expérience ce paragraphe d'*HOFFMANN* : *Muria hæc optima particulis suis salsosis , serum agitando , illudque tum per alvum , tum per urinam , tum per alteras excretiones , educendo , hos varios morbos curare videntur.*

Comme on pourrait nous reprocher de n'être pas entré dans des détails relatifs à l'action de l'eau de mer , nous croyons devoir exposer quelques données à ce sujet. Cependant la nécessité d'émettre une hypothèse nous a d'abord arrêté ; car il ne faut pas se dissimuler que les faits manquent pour établir quelque chose de certain sur l'action des médicamens. C'est un de ces secrets que la nature ne nous a pas encore dévoilés , et qui probablement demeureront longtemps ensevelis dans le mystère , parce qu'ils se rattachent trop intimement à l'exercice de la vie , aux opérations intimes des organes.

Nous sentons néanmoins que , par l'analogie , on pourrait peut-être établir un rapprochement entre les effets occasionnés par l'immersion dans la mer et ceux que déterminent certaines influences purement nerveuses. Nous sentons , par exemple , que la crainte , aussi bien que le bain froid , déterminent les mêmes phénomènes ; que , dans les deux cas , un frisson général s'empare de notre être ; que la peau est agitée d'un tressaillement considérable , qui va se perdre au fond de nos organes ; que le spasme et la pâleur se manifestent à la surface du corps , dont le diamètre est sensiblement rétréci. Alors la vie est repoussée à l'intérieur ; le pouls devient petit , irrégulier , à pulsations rapides ; les surfaces muqueuses redoublent d'énergie ; l'urine coule à grands flots dans la vessie ; la salive inonde

la bouche , la pituitaire filtre un mucus abondant et limpide ; les yeux sont humides ; des gaz s'échappent par le rectum et l'œsophage ; et la nécessité d'aller à la selle peut devenir de plus en plus pressante.

Après ce moment où l'existence semble refoulée à l'intérieur de l'organisme , il arrive encore un ordre de phénomènes parfaitement semblables dans les deux cas dont il s'agit. Ainsi le cœur , ayant cessé d'être opprimé , bat avec force , et pousse le sang à la périphérie du corps. Aussitôt la chaleur s'y manifeste , la sueur l'inonde , et l'individu , délivré de toute constriction , de toute anxiété , reste dans un état général de bien-être plus ou moins rapproché de la béatitude , selon qu'avant l'action de la cause il était dans des conditions organiques plus ou moins rapprochées de la santé parfaite. Que si nous examinons en outre d'autres impressions toutes nerveuses , comme l'écoulement abondant de la salive à l'idée seule d'un ragoût parfumé , l'émission de la semence dans le coït , à la suite de l'orgasme du gland , etc. , nous trouverons une telle identité d'effets , que nous ne pourrions nous empêcher d'admettre une identité de cause. Or , comme l'ébranlement nerveux qui a lieu dans ces circonstances provoque le travail glandulaire , le bain , avec la même influence , aura les mêmes résultats. Nous établirons donc , avec quelque fondement , que le bain de mer froid cause au système nerveux un ébranlement énergique qui répond spécialement au système glandulaire , en ouvre les couloirs , et provoque la sortie de diverses matières étrangères à l'organisme.

Si nous réfléchissons maintenant que ces matières sont d'autant plus abondantes que l'économie se trouve surchargée de quelque exhalation insolite , comme de sérosité dans l'hydropisie , de flux leucorrhéique dans les fleurs blanches , etc. , nous verrions clairement que la présence de l'exhalation morbide entre pour quelque chose dans cette abondance. Or , comme l'exhalation morbide disparaît à mesure que les conduits excréteurs redoublent d'activité , nous en

déduirons , avec raison , que l'exhalation morbide s'échappe par ceux-ci , et que l'eau de mer , ayant la puissance incomparable de déterminer leur action , détermine l'enlèvement des productions anormales qui constituent ces maladies , et doit être regardée conséquemment comme le meilleur moyen à leur opposer.

Telle est, ce nous semble, la manière la plus raisonnable d'expliquer l'action du bain de mer froid. Toutefois ce n'est qu'une hypothèse, et nous nous garderons bien d'assurer que les choses se passent ainsi ; plus tard , peut-être, il nous sera donné de présenter aux praticiens des explications basées sur des expériences solides , que nous avons le projet de tenter dans des travaux ultérieurs.

La manière d'agir de l'eau de mer, administrée à l'intérieur , présente, comme le bain , les mêmes difficultés d'explication. Tout ce que nous pouvons dire à ce sujet, c'est qu'elle agit toujours en provoquant des évacuations dont le siège est le plus souvent dans le canal intestinal et dans les voies urinaires ; elle ouvre , pour ainsi dire , une communication directe entre le lieu de l'affection et les divers conduits par lesquels s'écoule en abondance tout ce que la nature, abandonnée à ses seules forces, ne saurait porter au dehors de l'économie. En cela , dira-t-on , l'eau de mer paraît agir absolument comme les autres purgatifs , conseillés depuis le berceau de la médecine. C'est vrai, du moins au premier aspect ; mais il est facile de sentir combien la différence est grande, en songeant que les purgatifs, quelque innocens qu'ils soient, irritent constamment le canal digestif ; qu'on ne peut les prescrire pendant un temps suffisant pour provoquer les effets désirés , sans s'exposer aux plus graves inconvéniens ; que si l'on veut éviter ces inconvéniens, il faut de l'intermittence dans l'emploi de ces médicamens , ce qui leur enlève presque toujours l'efficacité qu'ils pourraient avoir , parce que l'effet recherché doit être continu pour être salutaire. Si l'on veut éviter l'intermittence , on est obligé d'y suppléer par l'énergie des moyens , et alors on s'expose à porter la destruction dans le tube alimentaire.

Or, l'eau de mer est au-dessus de tous ces dangers comme de tous ces reproches ; on peut l'employer avec une constance qui tient presque du prodige, comme on peut le voir dans nos 12°. , 14°. , 15°. , 16°. , 17°. observations , sans d'autres accidens que quelques nausées et quelque peu de soif les trois ou quatre premiers jours de son emploi. Mais ces phénomènes sont de peu d'importance , et cessent spontanément , ou bien en mélangeant la dose qu'on ordonne avec de l'eau d'orge , de riz , du lait , etc. , sans diminuer assez sensiblement les effets qu'on désire , pour craindre le moindre peu d'intermittences. Or , quel est le purgatif , le laxatif même , qui réunit les mêmes avantages?... *Guy de Chauliac , Baillou , Bordeu , Pujol* , etc. , etc. , ont tous reconnu la puissance des purgatifs dans les cas qui nous occupent ; mais ils ont en même temps noté l'intermittence dont nous avons parlé , quand on veut épargner la surface sur laquelle on agit ; ils ont tous conseillé les substances laxatives les plus douces , afin d'éviter les deux genres d'accidens qu'ils craignaient , c'est-à-dire la nécessité de suspendre le traitement et le danger des inflammations , si on le continue avec activité. Jamais leurs vues n'ont été complètement remplies , et , dans cette occurrence , ils ont déploré , dans la matière médicale , une lacune que nous espérons remplir.

L'infidélité des purgatifs connus , et bien plus encore l'empire de la nouveauté , firent bientôt recourir au mercure , dont le règne était arrivé. Il est bien sûr qu'il a guéri plusieurs fois , en provoquant une salivation copieuse. Mais les effets du mercure ne se bornent pas , quoi qu'on fasse , à provoquer la salivation : ce métal ulcère la langue et les gencives ; il ébranle les dents , imprime à l'haleine une fétidité repoussante , fait naître des exostoses , tomber les sourcils , les cils , les cheveux , et souvent même augmente les affections contre lesquelles on le dirige.

Nous pourrions nous dispenser de parler du traitement antiphlogistique dans les maladies qui nous occupent , si l'on n'employait encore aujourd'hui ce traitement chez des individus déjà vides de sang

et d'existence. Il est vrai que depuis quelque temps la plume indépendante et l'énergique éloquence du fondateur de la médecine organique ont rangé les bons esprits sous l'étendard de la raison ; mais l'enthousiasme n'est pas abattu partout, et les *antiirritans* moissonnent encore, sur quelques points de la France bien des cachectiques, qu'un traitement opposé rendrait sans doute à la vie.

Depuis 1819, époque à laquelle le docteur *Coindet*, de Genève, a fait des essais sur l'iode, plusieurs observateurs ont eu l'occasion de répéter les épreuves du médecin helvétique, et tous ont plus ou moins préconisé les préparations iodurées contre les scrophules. M. *Lugol*, qui, pour être le dernier Aristarque, n'en est pas moins le plus ardent de tous, fait voir chaque jour, à l'hôpital Saint-Louis, une foule de scrophuleux plus ou moins guéris par des boissons et des pommades iodurées. J'ai vu ces malades, et je ne doute pas de l'heureux effet de la médication de M. *Lugol*. Mais ce qu'il y a de fâcheux, tant pour l'opinion que professe le thérapeutiste que pour le merveilleux du remède, c'est que tous les individus soumis à cette médication prennent dans le liquide qui contient la teinture d'iode une quantité de sel marin égale, à quelques fractions près, à celle que contient l'eau de mer. Or, comme M. *Lugol* administre l'iode dans un rapport infiniment petit relativement au sel marin qu'il emploie, 1 : 24, il s'ensuit que l'on pourrait peut-être ici, sans trop de prévention, attribuer une grande partie des honneurs du succès au véhicule salin dont il étend ses prescriptions iodurées.

Quoi qu'il en soit, une main habile peut seule se permettre de manier l'iode et ses composés, parce qu'il est vénéneux, parce qu'il efface les glandes saines aussi bien que les glandes malades, parce qu'il fait disparaître un sein virginal, un embonpoint gracieux, un testicule générateur comme un goître incommode, comme un engorgement scrophuleux. Or, l'eau de mer, en présentant les mêmes avantages que l'iode, ne présente pas ses dangereux inconvénients ; son

effet ne se borne pas à provoquer un mouvement local , comme le mercure , sur les glandes parotidiennes ; elle évacue sans intermission comme sans inflammation ; elle tient pour ainsi dire sous sa domination absolue tous les couloirs de l'économie , et les deux sexes peuvent en user au-dedans comme au-dehors , par plaisir comme par nécessité , sans que l'un ait à regretter ses appas , et que l'autre ait à déplorer les attributs de l'homme et l'espoir de la paternité.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mulieri, menstruis deficientibus, sanguinem è naribus fluere, bonum. *Sect. 5, aph. 33.*

II.

Melancholicis, et nephreticis, hæmorrhoides supervenientes, bonum. *Sect. 6, aph. 11.*

III.

A diuturno, alvi profluvio detento, sponte superveniens vomitus, alvi profluvium solvit. *Ibid., aph. 15.*

IV.

Ophthalmiâ laborantem alvi profluvio corripitur, bonum. *Ibid., aph. 17.*

V.

Lienosis dysenteria superveniens, bonum. *Ibid., aph. 48.*

VI.

Si leucophlegmatiâ detento vehemens diarrhæa superveniat, malum solvit. *Sect. 7, aph. 29.*

REPORT OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE
IN RESPONSE TO A RESOLUTION OF THE SENATE
PASSED MAY 10, 1870

ALBANY: J. B. LEECH, PRINTER.
1871.

ALBANY: J. B. LEECH, PRINTER.
1871.

ALBANY: J. B. LEECH, PRINTER.
1871.

ALBANY: J. B. LEECH, PRINTER.
1871.

ALBANY: J. B. LEECH, PRINTER.
1871.

ALBANY: J. B. LEECH, PRINTER.
1871.

ALBANY: J. B. LEECH, PRINTER.
1871.